

RÉSUMÉ DES COMMUNICATIONS

Séance 1 :

Les mouvements religieux comme échanges culturels /

Religious Movements as Cultural Exchange

« La collection du palais à la période des Song du Sud et la renaissance du monde bouddhique : la transformation de la société dirigée par les érudits fonctionnaires »

Maromitsu TSUKAMOTO (Institute for Advanced Studies on Asia, University of Tokyo)

L'époque des Song, située par la sinologie japonaise dans la période moderne, est connue en général pour l'établissement d'une société dirigée par une caste d'érudits fonctionnaires et pour la transformation dynamique de l'Asie de l'Est. Bien que la dynastie Song, dont la moitié du territoire initial était dominée par une autre ethnie, les Jin, ait renforcé sa présence dans le Sud au moyen de la création d'un nouvel État Song du Sud (1127-1279) en transférant sa capitale dans le Jiangnan, elle eut à accomplir deux tâches, difficiles en raison de leur incompatibilité : d'une part reprendre le territoire du Nord pour établir la légitimité de son État, et de l'autre maintenir sa domination sur les terres fertiles du Jiangnan.

Le bouddhisme, jusqu'ici tenu à distance par les érudits fonctionnaires, voit alors son influence considérablement renforcée dans le contexte politique des Song du Sud. À cette époque, l'introduction de nombreuses techniques et objets Song du Sud au Japon entraîne la reconstruction du temple *Tōdai-ji* de Nara et le mouvement de réforme bouddhiste de Kyoto et Kamakura. Ainsi se constituent progressivement en Asie de l'Est de nouvelles sociétés régionales, structurées par le bouddhisme.

Au regard des différents aspects des échanges culturels de cette période, j'examinerai, dans ma communication, la signification socio-culturelle de nombreux objets conservés en Chine et au Japon autour de trois notions clés : les empereurs, les érudits fonctionnaires et le bouddhisme.

(traduit par Mégumi TANABE)

« Conversion to Christianity as Cultural Exchange »

Alban GAUTIER (Université de Caen Normandie)

The process of conversion to a new religion is more and more studied as part of the history of cultural transfers: the point of view of missionaries and others transmitters of new religious practices and doctrines, but also of target societies, are brought into light in ever more numerous books and papers, which identified processes of accommodation, acculturation and "inculturation". On the other hand, the results of such processes on aspects of religion in emitting societies have been rather neglected. But we know that cultural

transfers are very seldom one-way: can conversion be studied as a genuine cultural *exchange*?

In order to answer that question, I will concentrate on the early medieval European Middle Ages, and more precisely on those regions of Northern Europe where Christianity progressively took hold between the fifth and the twelfth century: Ireland, England and Scandinavia. In what way can we say that Christianization on those regions was a genuine cultural exchange, which affected the way Latin Christians actually lived and perceived their own religion? In a book published in 1994, James Russell spoke of a “Germanization” of Christianity, and the idea of a “Celtic Christianity” has been both popular and much discussed in the historiography of the period, especially in studies of hagiography.

Séance 2 :

Le regard sur l'autre culture /

The View on Other Cultures

« Medieval Japanese Views on Foreign Countries »

Kenji IGAWA (Waseda University)

Durant le Moyen Âge, le Japon a entretenu des relations avec la Chine, la péninsule coréenne, les Ryukyu et, après le milieu du XVI^e siècle, il étendit ses contacts à l'Espagne et au Portugal ; l'Indonésie peut être ajoutée à cette liste, si l'on tient compte d'une rencontre accidentelle. Malgré ces rapports directs peu nombreux, les pays décrits par les Japonais à cette époque d'après leur expérience directe ou indirecte sont en revanche un peu plus nombreux. On sait par exemple qu'à l'occasion de sa visite en Chine, un moine japonais acquit une page d'un texte persan en la demandant à un marchand musulman par leur seul moyen de communication directe, les caractères chinois. Par ailleurs, la transmission des informations sur le voyage du moine bouddhiste chinois Xuanzang (602-664) permit aux Japonais de visualiser des régions du monde qui leur étaient encore inconnues, comme la Route de la Soie et l'Inde. Ces témoignages ont pris des formes diverses, parmi lesquelles on distingue *grosso modo* trois types : le roman, la peinture et le récit de voyage.

Ma communication se propose de donner une vue d'ensemble de ces trois types de témoignages, d'en évaluer la véracité, et de les comparer, pour finalement essayer de présenter une synthèse de la manière dont le Japon médiéval percevait l'étranger.

(traduit par Mégumi TANABE)

« The Library as a Window. The Grand Duke of the West and the Fascination of the East »

Hanno WIJSMAN (CNRS-IRHT)

It is important to emphasize how very significant the idea of the East, the Orient (Middle East, Far East), was in the minds of later medieval Western Europeans. In Western Europe, Asia might have been geographically very far away, but its idea was on the people's

minds: Jerusalem where the crusaders went, Constantinople where the Byzantine Emperor ruled (until 1453), various regions where costly goods (silk, pearls, paper, etc.) came from, and legendary lands near what one perceived as the borders of the world.

In the fifteenth century, the Valois dukes of Burgundy grew out to become one of the most powerful dynasties in Europe in the later Middle Ages. The court of Philip the Good (duke from 1419 to 1467) and Charles the Bold (duke from 1467 to 1477) was famous for its lavish splendor: clothing, tapestries, feasts, and also manuscripts. One of the ways to get insights in what the East meant for the people at the Burgundian court in later medieval Western Europe is to take a look at the library. Its contents can be studied on the one hand through the various detailed inventories describing almost 900 volumes, and on the other hand because of the more than 400 surviving volumes from this collection. Indeed, not only the texts, but also the images of many surviving manuscripts and even the descriptions of these and other, lost, manuscripts in the inventories of the library tell us more about the perception of the East.

This presentation will investigate the question of what one thought one knew about Asia in fifteenth century Western Europe, and what one really knew.

Séance 3 :

Les effets des échanges culturels dans la littérature / Effects of Cultural Exchange in Literature

« Le franco-italien à travers quelques manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles : langue artificielle, langue hybride, langue de contact ? »

Anne ROCHEBOUET (Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines)

De nombreux travaux récents consacrés à la période médiévale par des linguistes, des philologues ou des littéraires, interrogent les concepts d'échanges culturels et d'interaction entre les cultures en les envisageant sous l'angle du contact. Ce mode de questionnement, d'abord mis en œuvre par la géolinguistique (les langues de contact, et les concepts, complémentaires ou voisins, de langue hybride, de pidgin, de créole comme de *koiné* et de *lingua franca*), se déploie au-delà des sciences du langage en s'intéressant aux échanges entre des langues, mais aussi entre des textes, des savoirs ou encore des formes littéraires hors des limites habituellement posées par les aires linguistiques ou les divisions territoriales impliquées par des entités politiques, dans lesquelles on avait pu restreindre jusqu'alors leur étude.

Cela est notamment visible avec l'utilisation, somme toute assez récente, du terme de francophonie en lien avec la littérature et la langue française médiévale [1], mais dans une acception bien éloignée de son premier usage qui, comme le rappelle entre autres Sylvie Lefèvre [2], impliquait un transfert culturel à sens unique dans un contexte colonial. En

témoigne également la création de la revue en ligne *Interfaces*, dont le premier numéro, publié en 2015, est consacré aux nouveaux modes d'appréhension de l'histoire des littératures médiévales européennes (ou de la littérature médiévale européenne, envisagée, d'une certaine manière, comme une zone de contact entre ces cultures) [3]. Se sont ainsi multipliées les études sur les écrivains au confluent de plusieurs cultures (Chaucer, Marco Polo, etc.) comme sur ce qu'on pourrait appeler des zones de contact, c'est-à-dire des espaces où se rencontrent des langues, des savoirs et des cultures textuelles différentes, comme la cour de Naples sous Charles d'Anjou [4], ou encore l'espace ultramarin, qu'il s'agisse des États latins de Jérusalem ou de la Morée franque. Ces études ont ainsi renouvelé la perception du franco-italien et de la littérature « franco-italienne » (qu'on avait pu envisager simplement comme l'ensemble des textes français copiés en Italie et/ou par des copistes italiens), et ont permis d'ouvrir le chantier de l'étude du français d'Outremer et des textes produits ou circulant au Levant (voir par exemple les récents travaux de synthèse de Laura Minervini sur la question [5]).

On proposera ici de donner un aperçu de ce nouveau mode d'appréhension des échanges culturels dans le domaine textuel au sens large en s'intéressant au franco-italien à travers quelques manuscrits du XIII^e siècle, témoins des échanges culturels à l'œuvre en Italie, et au-delà en Outremer. À partir d'analyses linguistiques, codicologiques, philologiques comme littéraires, on montrera l'évolution qu'a connu le statut du franco-italien à travers ces nouveaux modes d'approche.

[1] Voir par exemple le projet « *Medieval Francophone Literary Culture Outside France* », mené en collaboration par des chercheurs de King's College, London, de University College, London et de l'université de Cambridge entre 2011 et 2015 (<http://www.medievalfrancophone.ac.uk/>).

[2] Elle rappelle que le terme apparaît pour la première fois chez Onésime Reclus, *La France et ses colonies*, 1887-1889 (« Les acteurs de la traduction : commanditaires et destinataires. Milieux de production et de diffusion », dans *Translations médiévales. Cinq siècles de traduction en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)*, dir. C. Galderisi, Turnhout, 2011, vol. I, p. 168).

[3] *Interfaces: A Journal of Medieval European Literatures* (<http://riviste.unimi.it/interfaces/index>). « *Interfaces promotes connective and interdisciplinary views of the literatures of medieval Europe and explores their place and significance in a world of global literature* ».

[4] Par ex. Fabio Zinelli, « “je qui li livre escrive de letre en vulgal” : scrivere il francese a Napoli in età angioina », dans *Boccaccio angioino. Verso il Centenario*, éd. G. Alfano, M.-T. D'Urso et A. Perriccioli Saggese, Berne, 2012, p. 149-173.

[5] « Le français dans l'Orient latin (XIII^e-XIV^e siècles). Éléments pour la caractérisation d'une *scripta* du Levant », *Revue de linguistique romane*, 74 (2010), p. 119-198 et « Les emprunts arabes et grecs dans le lexique français d'Orient (XIII^e-XIV^e siècles) », *Revue de linguistique romane*, 76 (2012), p. 99-197.

« In Search of Anglo-French Peace: The Didactic Epistles of John Gower and Philippe de Mézières »

Yoshiko KOBAYASHI (University of Tokyo)

John Gower's debt to the *dits amoureux* of Guillaume Machaut and Jean Froissart in his major Middle English poem, the *Confessio Amantis* (c. 1386–1392), has been demonstrated by a number of important studies on Gower's relationship to late fourteenth-century French literature. Equally worthy of note, I suggest, are the affinities that Gower's self-presentation in his later poems shows to the works of another of his French contemporaries, Philippe de Mézières, who, in his *Songe du vieil pelerin* (1386–1389) and *Epistre au roi Richart* (1395), establishes his authorial identity as an aged advisor to a youthful king. Gower and Mézières have other parallels as well: their preference for the form of dream allegory for the expression of their thoughts on contemporary crises, their view of chaste married love as a foundation of peaceful society, their treatment of Alexander the Great as a negative exemplar for cruelty and tyranny, and, above all, their ardent pleas for the resolution of the Schism and for a permanent peace between England and France.

By comparing Gower's later poems, especially the verse epistle known as *To King Henry the Fourth in Praise of Peace* (1399–1400), with Mézières's writings, this paper will seek to place Gower's ideas about European peace within the context of the international "peace movement" initiated by Mézières, while at the same time paying close attention to the differences in their attitudes toward interfaith warfare.

Séance 4 :

**Comparatisme entre l'espace européen et le Japon médiévaux /
*Comparatism between the European Area and Medieval Japan***

« Les regards croisés entre l'Occident et le Japon : les sceaux des souverains et ceux de la noblesse militaire »

Ambre VILAIN (Université de Nantes)

La pratique sigillaire renvoie dans toutes les civilisations et à toutes les époques au geste élémentaire de l'estampage. Façonné par la rencontre d'un outil dur (métal, os, ivoire) et d'une matière malléable (cire, argile), le sceau, produit des signes efficaces. La garantie que cette pratique visuelle procure dans le domaine économique, sa capacité à marquer la propriété, à préserver le secret d'une correspondance, son rôle dans l'authentification des actes ou sa faculté à accompagner le défunt dans un au-delà, sont autant de faits anthropologiques reposant sur la croyance dans la performativité des images.

Les sceaux médiévaux forment un abondant corpus d'images élaborées par ceux-là mêmes qui les ont utilisés et dont l'usage premier consistait à valider un acte. Au-delà de cette simple valeur juridique, les hommes du Moyen Âge ont mis au point un système iconique très

codifié, à l'image de cette société fortement hiérarchisée, permettant à l'individu de se placer dans son groupe d'appartenance. Le corpus sigillaire constitue par ailleurs le plus important réservoir d'images légendées. Combinant une image et un texte, l'*imago* sigillaire proclame, au sens premier du terme, l'identité d'une personne, physique ou morale, elle est une image qui circule représentant *in absentia* son possesseur. À côté de son usage juridique, le sceau était aussi au Moyen Âge un moyen de situer de manière efficace une personne physique ou morale dans son groupe d'appartenance. Face à un sceau, au premier coup d'œil, l'homme du Moyen Âge était capable de déterminer précisément la catégorie voire la qualité du sigillant. Ainsi pour une personne, le choix de l'image sigillaire revêtait une importance capitale étant donné que celle-ci permettait de véhiculer un message. La plupart des sigillants n'étaient par ailleurs pas libres de choisir n'importe quelle iconographie. Ils étaient pris dans un réseau de contraintes qui les amenait dans la majorité des cas à choisir l'image utilisée par leur groupe d'appartenance.

Nous souhaitons dans cet exposé confronter nos connaissances en matière de pratique sigillaire occidentale médiévale à ce que nous savons de la pratique extrême-orientale, et plus particulièrement japonaise. La fin du Moyen Âge (Chûsei) et le début de l'ère moderne (Kinsei) offrent un cadre propice à notre étude, dans la mesure où cette période correspond au Japon au passage du monogramme au sceau, et en Occident à la modification du système de validation, du sceau en cachet. Nous proposons de nous intéresser plus particulièrement à deux corpus majeurs : les sceaux des souverains et ceux de la noblesse militaire, qu'il s'agisse de la pratique occidentale ou extrême-orientale. Il s'agira, dans une optique comparatiste, de voir comment ces deux pratiques peuvent s'éclairer mutuellement, non seulement autour de la question des usages juridiques, mais surtout de la mise en image des identités par ces élites. Le sceau est en effet le lieu de cristallisation de l'identité-identification.

Nous entendons donc insister dans cette communication sur les analogies ou correspondances à l'œuvre dans la mise au point de ces systèmes de codification, qu'il s'agisse du système onomastique (nomination) ou du système emblématique (héraldique). Nous répondrons aux questions suivantes : comment les souverains et « ceux qui combattent » mettent-ils en image leur être fonctionnel ? quelles sont les relations avec la pratique sigillaire des chevaliers occidentaux ?

« *Mon et armoiries, un exemple d'emblématique comparée* »

Laurent HABLOT (École pratique des hautes études)

En 1904, le vicomte Henri de Mazière-Mauléon s'exclame : « la noblesse japonaise possède, depuis bientôt neuf siècles, des armoiries » — aussitôt suivi en 1905 par Arnold Van Gennep : « L'art héraldique a atteint en ce pays un développement pour le moins aussi considérable que chez nous ».

Comme l'ont constaté depuis de nombreux érudits et savants, la société médiévale

japonaise a développé un éblouissant système emblématique, connu en Occident sous le nom de générique de *Mon* ou *Kamon*. Ces signes, nés dans le cadre seigneurial, ont été élaborés à partir d'une grammaire assez rapidement structurée, qui établit leur cohérence à la fois graphique et sémiologique. Ils ont connu de très nombreuses applications, en lien avec l'exercice du pouvoir sous ses multiples formes, militaires, curiales, civiles ou religieuses. Leur diffusion sur des armes, des enseignes, des vêtements, des objets, des monnaies et tant d'autres supports a contribué à en faire un élément caractéristique de la culture japonaise médiévale.

Étudiés depuis plus d'un siècle, ces différents développements ont naturellement incité les érudits occidentaux à comparer étroitement les formes et les fonctions de ces signes avec le principal système emblématique qui leur était familier et qui s'est épanoui dans l'Occident médiéval : l'héraldique. À première vue les similitudes sont en effet frappantes, invitant spontanément à une lecture comparée de ces deux cultures pourtant si éloignées et différentes. Pourrait-on expliquer une telle proximité par l'histoire, l'anthropologie, les constantes des nécessités emblématiques ? Cette apparente similitude n'est-elle pas cependant illusoire et, finalement, le produit du regard porté par l'Occident, à travers ses propres grilles de lecture et d'analyse, sur une réalité pourtant bien distincte et dont l'étude souffre encore aujourd'hui de ce « mauvais départ » ?

Après une rapide présentation des points communs et des différences des systèmes, l'exposé d'un état présent de la recherche sur le sujet, nous soulignerons en quoi cette approche comparée pourrait fournir un excellent modèle et une précieuse méthode pour confronter les systèmes emblématiques de par le monde.

« *Ikki / Leagues: Language and Representation of Union in Medieval Japan and Europe* »

Serena FERENTE (King's College)

Hitomi SATO (Konan University)

In medieval and early modern Europe a given community (the city, the church, the kingdom, the guild, the state, the nation, etc.) was frequently imagined as a body: the metaphorical link provided speakers and writers with tools to argue a variety of political points. The body metaphor could evoke ideas of unity, interdependence, hierarchy, gender, biological need, illness, integrity, fertility, and so on, and transfer such ideas onto the political plan. Our joint project focuses on the ways unity from plurality and diversity was represented in language and other symbols in pre-modern Europe and East Asia.

Our paper examines horizontal socio-political formations such as lay societies and leagues in Europe and Japan in the period 1200-1600. In Europe, societies and leagues were peculiarly creative, and occasionally antagonistic, socio-political forms, which through the use of ritual (oath-taking, religious ceremony, visible signs such as clothing and flags) allowed collectivities to represent themselves as one, and claim political legitimacy, sometimes

resorting to body metaphors. In East Asia lay societies such as the White Lotus in Yuan and early Ming China, or leagues such as some *ikki* of commoners in Muromachi Japan, had Buddhism as a common ingredient of horizontal collective formations. The case-study we present explores, in a comparative and historiographical framework, the way in which Japanese medieval *ikki* represented themselves and were represented by others, analyzing the language of legitimacy and union in the period between the fourteenth and the sixteenth century.

« Religion et guerre en histoire comparée : Extrême-Orient, Extrême-Occident dans la longue durée médiévale /

Religion and War, Historically Compared: the Japanese Far East and the European Far West in the *longue durée* of the Middle Ages »

Philippe BUC (Université de Vienne)

L'histoire comparée permet de mettre à l'épreuve les lieux communs et les certitudes historiographiques. C'est dans cet esprit que je travaille depuis peu à mettre en regard les rapports, dans plusieurs sociétés d'avant l'époque contemporaine, entre religions et guerre. Il en ressort des différences particulièrement parlantes. La communication que je propose, enrichie par des discussions avec Mikael Adolphson (Trinity College, Cambridge) menées dans la perspective d'un ouvrage commun sur la guerre civile au Japon et en Occident, se concentre d'une part sur l'Occident latin entre 300 et 1700, et de l'autre sur le Japon entre 1000 et 1600. Une comparaison à deux termes étant en logique formelle bancaire, je ne m'interdis pas des sorties vers d'autres sociétés.

Les logiques culturelles de la guerre dans l'Occident chrétien et dans le Japon bouddhiste diffèrent en particulier à cause de notions religieuses divergentes. L'isolement relatif du Japon, lequel fait que les conflits étaient internes, joue bien sûr aussi un rôle dans la structuration des conflits, mais il s'agit ici d'examiner le seul facteur religieux, à la manière d'un chimiste, en l'isolant. On se concentrera en particulier sur la temporalité (en Occident, ce qu'on appelle l'histoire du salut, en allemand *Heilsgeschichte*) et la souillure ou le péché (et son pendant ascétique). Des facteurs plus matériels, tels que la division du travail social, c'est-à-dire la configuration des groupes statutaires (*ordines*), entrent aussi en jeu. Ce dernier facteur est certes matériel, mais aussi conditionné par les axiomes religieux. On a en Occident latin un binôme royauté & prêtrise ; en Asie du Sud et de l'Est le binôme *cakravartin* (轉輪聖王) & *bhiksu*, l'ascète qui a renoncé au monde (僧). L'obtention du mérite religieux par la guerre (et à l'inverse les coûts surnaturels de la violence, qu'elle soit armée ou non) ; la guerre de religion pour Dieu ou pour les dieux (ou son absence ou inhibition) ; les formes de synthèse partielle entre les statuts (ordres militaires comme les Templiers, ou moines guerriers, par exemple ceux de l'*Enryakuji*) – ces thèmes d'exploration soulèvent tous des questions qui permettent de mieux appréhender les spécificités des deux sociétés et de leurs religions. La place accordée

à la guerre dans le cycle ou déroulement de l'histoire du salut joue dans bon nombre de ces thèmes ; c'est aussi le cas des notions de souillure.

« *Chanson de Roland et Heike-Monogatari. La possibilité d'une comparaison* »

Benoît GRÉVIN (CNRS-LAMOP)

Taku KUROIWA (Tohoku University)

Parmi l'ensemble des possibilités d'étude comparée concernant le Japon et l'Europe médiévale, il existe un filon particulier. L'histoire culturelle comparée est en effet susceptible d'évoluer en fonction des approches (historique, sociohistorique, littéraire, philologique), mais aussi en fonction des lieux (Europe, Extrême-Orient) et surtout des époques (premier XX^e siècle, après-Seconde Guerre mondiale, début du XXI^e siècle).

On propose ici de questionner l'évolution même du concept d'histoire comparée à travers l'exploration et la relecture d'une œuvre qui a marqué en son temps (au moins du côté japonais) l'approche comparatiste entre Moyen Âge français et japonais, et le concept même de littérature comparée. En 1973 paraissait le monumental opus de Teruo Satô (佐藤輝夫), « *Chanson de Roland et Heike-Monogatari/ローランの歌と平家物語* ». Cette œuvre massive comporte une partie philologique qui ne concerne que la *Chanson de Roland*, et qui a nécessairement vieilli avec le progrès des études de romanistique concernant la plus célèbre chanson de geste occidentale. Son second volet entreprend une comparaison de type littéraire et anthropologique entre la *Chanson* et le *Heike-Monogatari*, qui soulève un certain nombre de problèmes. Dans quelle tradition cette comparaison s'inscrivait-elle ? Quels étaient ses antécédents ? La technique de comparaison littéraire a-t-elle une validité dans le champ de l'histoire culturelle ? Quelle relecture de cette entreprise est-il possible d'opérer, presque cinquante ans après ? Plus généralement, la comparaison entre les produits textuels (notamment littéraires) du Japon tardo-antique et médiéval et de l'Europe médiévale est-elle licite, et si oui, doit-elle être reprise sur des bases nouvelles ?

Autant de questions que cette présentation d'un projet de traduction partielle en français et d'analyse de l'œuvre de Teruo Satô entend discuter.

Séance 5 :

Au-delà du comparatisme /

Beyond Comparatism

« **How to Uproot a Mandrake: Reciprocity of Knowledge in Medieval Europe, Middle East and China** »

Yuriko YAMANAKA (National Museum of Ethnology)

In mediaeval times, "marvels" were believed to be part of the order of nature and were an important component in encyclopaedic compilations of knowledge about the human and

material world. European *mirabilia* have already been studied quite extensively, notably by Jacques Le Goff (*L'Imaginaire médiéval*), and more recently by Lorraine Daston and Katharine Park (*Wonders and the Order of Nature, 1150-1750*). However, *mirabilia* have yet to be examined from a comparative perspective with its Middle Eastern equivalent, *'ajā'ib* (also meaning “the wondrous”, from the root of the Arabic word *'ajiba* = to wonder, to be surprized). Not only are *mirabilia* and *'ajā'ib* based on the same notion of “wonder”, but they often draw from traditions going back to common sources (for example the *Alexander Romance*, or ancient works on natural history), they share the same motifs (dog-heads, Amazons, water of life, etc.), and similar narrative formulas vouching for credibility. The act of compilation — collecting and organizing information and visualizing with illustrations — is also comparable in both cases. Even the time frame in which they flourished seems to overlap, that is, roughly eleventh to fourteenth centuries.

As a case study for this ongoing comparative project on marvels of the mediaeval monotheistic world, this paper will focus on texts and illustrations on mandrakes, a plant thought to have magical powers, in Latin, Arabic, Persian and Chinese encyclopaedias and medical treatises. Through this examination, we will cross the borders of “Orient” and “Occident”, and unravel the complex intellectual history of the Eurasian continent where religions, languages and cultures intertwine.

« Les récits exemplaires en Orient à l'époque médiévale. Éléments d'approche critique pour leur indexation dans la base ThEMA (Thesaurus des *exempla* du Moyen Âge) »

Jacques BERLIOZ (CNRS, Gahom-EHESS)

En Orient, et particulièrement au Japon, se sont développés dans le cadre du bouddhisme les recueils d'anecdotes instructives (*setsuwa*). Ces courts récits se veulent aussi véridiques et s'appuient sur des faits historiques. Ils sont une source importante sur la société et la vie quotidienne de leur temps. Si le premier recueil de *setsuwa* apparaît au VIII^e siècle (*Nihon ryōiki*, « Relation des choses miraculeuses et étranges du Japon »), la grande époque de ces recueils est, comme en Occident, les XII^e et XIII^e siècles : le *Konjaku monogatari shū* (« Recueil d'histoires qui sont maintenant du passé »), destiné à être lu par des moines bouddhistes devant un public populaire ; l'*Uji Shūi monogatari* (« Contes d'Uji »), le *Kokon chomon-jū* (« Recueil d'histoires fameuses d'hier et d'aujourd'hui »), ou le *Shaseki-shū* (« Recueil de sable et de pierres »).

Autre exemple, le *Tripitaka* (sanskrit : *Tripitaka* ; pali : *Tipitaka* ; tri : trois, *pitaka* : corbeille) ou *Trois corbeilles* est un très vaste recueil de textes fondateurs du bouddhisme, sur lesquels s'appuient l'ensemble des courants bouddhistes *theravāda*. Il comporte un grand nombre de récits destinés à l'édification et à la propagande religieuse. Ils font saisir le bouddhisme populaire ; ils permettent de comprendre l'iconographie qui orne les édifices religieux (Inde, Chine, Java, Birmanie). « Ils ont un grand intérêt pour le folklore et la

littérature comparée. [...] le bouddhisme nous apparaît comme le plus vaste réceptacle de contes qu'il y ait eu au monde » (Éd. Chavannes).

J'ai achevé en 2016, en collaboration avec Françoise Duhesme, et en lien avec des spécialistes de l'Inde et de la Chine (Pierre-Sylvain Filliozat, Franciscus Verellen) l'indexation des récits du *Tripitaka* chinois à partir de la traduction (partielle) qu'Édouard Chavannes a donnée (*Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka chinois*, 4 tomes en 3 volumes, Paris, 1910-1934). Cette traduction est faite à partir de recueils dont les originaux indiens sont généralement perdus et qui furent traduits en chinois, à des dates diverses, entre le III^e et le V^e siècle. Nous avons achevé en juillet 2017 l'indexation des traductions partielles en français du *Konjaku monogatari shū* données par Bernard Frank (Paris, 1968) et Dominique Lavigne-Kurihara, Arles, 2002). Ces récits peuvent être interrogés (résumé, mots clés) sur la base de données ThEMA (Paris, Thesaurus des *exempla* du Moyen Âge, Centre de recherche historique, Anthropologie historique du long Moyen Âge). Actuellement, Françoise Duhesme et moi-même indexons le *Hosshinshū* (« Récits de l'éveil du cœur »), d'après la traduction française de Jacqueline Pigeot (Paris, 2014). Il s'agit de permettre un accès commode à des œuvres souvent ignorées des chercheurs occidentaux.

Je voudrais donc proposer, outre un aperçu de la littérature exemplaire orientale, la méthode qui a été suivie pour cette indexation, destinée avant tout à un public qui connaît peu ou mal la Chine ou le Japon du Moyen Âge : comment rendre compte des particularités de la pensée, des religions et des réalités orientales (tableau d'équivalences de termes, glossaire, etc.) ? Quelles sont les autres œuvres qui seraient à indexer : *Jatakas* ? De plus, je pourrai poser en conclusion les bases d'une recherche sur une approche comparatiste, entre Occident et Orient, autour de la narrativité exemplaire, et de son efficacité auprès de ceux qui écoutent les récits ou qui les lisent. Peut-on mesurer la confiance qui fut attribuée au récit exemplaire dans le cadre général du « faire croire » ?

« Histoire comparée de la culture militaire médiévale entre l'Occident et le Japon »

Koichi HORIKOSHI (Waseda University)

L'introduction de techniques d'équitation originaires de l'Asie centrale fit apparaître la cavalerie au V^e siècle au Japon et au VIII^e siècle en Occident. En même temps, les deux civilisations importèrent aussi l'archerie à cheval. Pourtant alors que le Japon continuait à utiliser cette dernière comme art militaire principal jusqu'au XIV^e siècle, en Europe, après le XIII^e siècle, les chevaliers nobles, qui étaient le noyau des guerriers, l'abandonnèrent malgré sa puissance meurtrière, préférant la charge à la lance et à l'épée. En examinant les cadres militaires et sociaux de ces faits, on pourrait éclaircir la connotation particulière de l'archerie dans l'Occident médiéval.